

enfance. J'y avais baisé, en me séparant, les marques des pieds de mon père, de ma mère, de mes sœurs sur le sable. Depuis ce jour je n'y puis plus penser, et quand, en allant à Saint-Point, je ne puis m'empêcher de passer sur la route où la colline aride surmonte avec son clocher et ses maisons le paysage, et où les sept sycomores font trembler leurs branches sur l'angle presque invisible du toit, je suis obligé de détourner la tête pour cacher mes larmes. Je me dis, en voyant le damier des cultures sur le flanc des collines, et les prés toujours vers le long du ruisseau de Milly : voilà ce qui a fait partie de moi-même pendant la première aube de mes jours ! Voilà la montagne où notre mère nous menait prier Dieu au coucher du soleil ! Voilà les bois retentissant dès le matin des voix des chiens courants de mon père ! Voilà les dernières vignes que j'ai plantées, là-haut au bord des buis, en défrichant ce coin rocailleux de la montagne ! Voilà celles que cultivaient Pierre Pernet et Claude Chanut, mes amis d'enfance ; voilà le grand pré où les têtes chauves des saules prêtaient un peu d'ombre en été aux jolies et diligentes filles du hameau, dont les regards plus tard me faisaient rougir quand je les voyais laver leurs pieds roses dans les eaux de la rivière. Hélas ! que sont devenus ces compagnons et ces compagnes de ma vie ? J'aperçois dans les vignes quelques chapeaux qui se lèvent au bruit du sabot de mon cheval sur les pierres et quelques gestes affectueux et tristes qui me disent : « Nous reconnaissons de loin, nous aimons toujours notre ancien maître ; pourquoi la rigueur du ciel nous en a-t-elle séparés ? On a pu vendre nos ceps, on ne pourra pas vendre nos cœurs ! Ce ne sera plus lui avec qui nous partagerons nos vendanges, mais la sève de nos vignes sera toujours à lui, car c'est lui qui les a enracinées avec nous dans le roc.

Et je passe.

Mais je suis triste quand je me souviens de ce village entrevu.

Ah ! pourquoi me suis-je précipité dans cet abîme dont il est si difficile de sortir avec honneur ? Non-seulement les hommes, mais les animaux eux-mêmes me demandent compte de leur nourriture ; voilà la prairie où depuis quinze ans j'avais, comme à un brave et pauvre invalide, rendu la liberté sans service à mon cheval, pour qu'il pût, dans sa vieillesse, errer oisif parmi les herbes de la montagne, et hennir auprès de son compagnon frappé d'une balle aux barricades de Juin, sous Pierre Bonaparte, qui combattait ce jour-là à mes côtés ! Qui aura l'ingratitude et le courage de lui ôter aujourd'hui la vie avec la faim ?

Car voilà aujourd'hui où j'en suis ; Milly est vendu, Saint-Point est engagé ainsi que Monceaux ; ces engagements satisfaits, il ne